

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

N° 57

Année 1927

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET LETTRES

DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1928

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321634 5

Eloge d'Alfred HENRY

Par M. de DAINVILLE

Séance Générale du 24 Janvier 1927

Messieurs,

Lorsque vous m'avez fait le grand honneur de m'appeler à prendre place parmi vous, je me suis souvenu d'un conte, lu dans mon enfance. Il y était question d'une ville de Perse, où dans un décor des mille et une nuits, siégeait une Académie du Silence.

Les membres de cette compagnie ne devaient échanger entre eux que des idées importantes, exprimées dans la forme la plus brève, et, bien entendu, il leur était interdit de prononcer un discours, même pour leur réception.

Je n'ai pu me défendre, un instant, du regret que cette académie ne fût pas la vôtre.

Cette pensée, dont l'inconvenance me fait rougir, comporte cependant des circonstances atténuantes. Veuillez considérer, en effet, que pour satisfaire aux usages de votre compagnie, vous m'invitez à la tâche, bien lourde pour moi, de faire revivre un moment parmi vous, une figure fortement dessinée, certes, mais que je n'ai pas connue.

C'est ainsi qu'après un premier mouvement d'orgueil causé par votre choix, j'ai dû reconnaître que mes mérites n'étaient point à la hauteur de ma vocation et que je devais cette distinction flatteuse, à votre seule bienveillance.

J'ai entrevu M. HENRY cinq jours avant sa mort. Le dépouillement de la cour des aides m'avait mis à même d'élucider un point qui l'intéressait. Je lui communiquai brièvement ce que je savais sur cette question, mais je me laissai retenir par sa conversation et j'en suivis avec plaisir, pendant près d'une heure, le tour capricieux.

Nous étions dans cette pièce intime qu'on appelle la salle du public, au Grand Séminaire; je veux dire aux archives départementales. Il s'était appuyé négligemment contre une bibliothèque aux livres rarement consultés, dans l'attitude lasse d'un homme qui a beaucoup voyagé. Il faisait miroiter à mes yeux les facettes

de sa pensée, qu'il exprimait en phrases un peu nonchalantes, où perçait une nuance de scepticisme.

C'est la seule fois qu'il me fut donné de rencontrer celui dont je dois faire aujourd'hui l'éloge.

Dans ces conditions, messieurs, vous me dispenserez de vous tracer de lui un portrait physique. Je sais trop, et par expérience, qu'un crayon entre des doigts inhabiles n'esquisse qu'une caricature.

Ah ! si je ne craignais pas d'abuser de votre indulgence, je vous demanderais de me faire grâce aussi de son portrait moral.

Vous l'avez mieux connu que moi et je crains, en vous le dépeignant, tel que je me le représente, de vous en donner une idée bien infidèle.

Nous cherchons vainement à nous fuir pour connaître les autres : nous n'apercevons d'eux que l'image que nous nous en faisons et c'est encore nous qu'elle reflète. Nos âmes se trouvent ainsi, comme enterrées vivantes, dans l'enveloppe matérielle qui les sépare les unes des autres et qui, parfois, ne semble les rapprocher que pour mieux les éloigner ensuite.

Je voudrais cependant vous donner une marque de ma bonne volonté et de mon désir de respecter la tradition, en vous présentant quelques notes biographiques.

Messieurs, la bienséance ne me permet point de vous dire avec quelle peine je les ai recueillies ; pourtant, je dois vous avouer qu'en les puisant aux sources les plus diverses et les meilleures, j'ai perdu les dernières illusions que j'avais sur l'histoire.

« HENRY était depuis peu de temps à Montpellier ».

— « Il y avait près d'un quart de siècle, qu'il était pasteur en notre ville. » — « Célibataire impénitent ». « Père d'une nombreuse famille. » — « Adonné à l'exégèse dès sa 18^e année. » — « S'y consacrant seulement vers la quarantaine »... et les renseignements contradictoires sur ce personnage, qui a pourtant mené une vie publique en cette cité, pendant près de 19 ans, menaçaient de ne lui laisser en mon esprit que la consistance d'un mythe.

Un instant découragé, je n'ai pu m'empêcher de penser à ces morts de l'ancienne Egypte, qu'on ne laissait entrer dans la vie du Double qu'après les avoir costumés et masqués et je me suis demandé si, maintenant encore, cette formalité ne nous était pas

imposée par nos contemporains avant de nous laisser entrer dans l'histoire.

Alfred Benjamin Jean HENRY naquit à Orléans le 9 mars 1867, d'un père originaire de Versailles et d'une mère bretonne, ayant des attaches normandes. Il y passa ces années d'éveil à la vie qui rayonnent parfois, si loin, sur notre existence.

Les premiers horizons qui limitèrent pour lui le monde, furent les riches plaines, paresseusement allongées sous un ciel indulgent, au bord de ce fleuve qui s'étire dans un ruissellement de lumière parmi les grèves blondes, mais qu'on a vu rompre ses digues et ruer, sur ses bords, des eaux fangeuses.

Peut-être songea-t-il plus d'une fois à en suivre le cours nonchalant, sans se douter qu'il l'aurait conduit, un peu plus loin, en cette ville où naquit celui qu'il devait appeler plus tard son maître François et auquel il devait consacrer ses dernières études. Mais son père, homme d'action, ne se souciait guère de la musique des mots et du miroitement des idées.

Officier, il avait vécu dans cette abnégation de soi-même qui est la base de la vie militaire et il avait même poussé cette vertu jusqu'à l'héroïsme en sauvant, sur le champ de bataille de Palestro, le drapeau du 3^e zouave.

Il n'envisageait point pour son fils d'autre destinée que la sienne : servir, et dans ce but, il le mit au Prytanée militaire de la Flèche.

Il y avait à peine quelques années que le jeune Henry s'y trouvait, lorsqu'il perdit son père.

La carrière des armes est une profession soumise à une règle rigide, où le seul imprévu possible n'est qu'un renforcement de cette règle. Bien que le Prytanée n'en soit que l'antichambre, si l'on peut s'exprimer ainsi, il ne semble pas que cet avant-goût ait séduit le jeune Henry. Certains arbres poussent, de toute leur sève, un tronc d'un seul jet, vers le ciel ; d'autres, à peine au-dessus du sol, inclinent çà et là leurs branches obliques, sans cesse ramifiées, comme s'ils hésitaient dans leur direction, ou, plutôt, pour mieux s'épanouir à la tiédeur du soleil.

Cette diversité du monde végétal se retrouve chez les hommes.

Mme HENRY ne chercha pas à vaincre le sentiment qui détournait son fils unique de la voie choisie par son père. Elle le retira de la Flèche et, le gardant auprès d'elle, le mit comme externe au Lycée d'Orléans.

Eut-elle, ensuite, un certain scrupule de n'avoir point respecté la volonté de son mari? et chercha-t-elle une sorte de transaction entre leurs deux concepts, en souhaitant pour son fils, au lieu du commandement des hommes, celui des âmes? Je ne saurais le dire; mais Alfred HENRY partit pour l'Ecole préparatoire des Batignolles, afin de s'y former aux fonctions de pasteur.

Les mères sont souvent aveugles. Elles substituent leur rêve de bonheur à celui que peuvent former leurs enfants. Entré trop jeune et sans vocation dans une voie qui n'admet que des appelés, HENRY ne termina point le cycle des études à l'Ecole. Les années d'adolescence ouvrirent dans son âme une crise religieuse à laquelle sa mère ne crut pas devoir résister et il revint auprès d'elle, à Caen, où elle s'était fixée.

Il y passa son baccalauréat. Puis, il entreprit, un peu contre le gré maternel, des études de médecine qu'il poursuivit à Rennes, pendant 3 ans, et qu'il abandonna ensuite.

Il eut alors le désir d'aller à Paris, fréquenter l'Ecole des Langues Orientales; mais il ne put réaliser ce projet et, par un singulier avatar, il commença, à la préfecture du Calvados, une carrière administrative.

Nous le retrouvons, 5 ans après, à la Faculté de Théologie protestante de Montauban.

Je ne vous exposerai point le programme des études qui peuvent conduire à l'exercice du ministère. Vous me permettrez, cependant, de m'arrêter un instant sur l'une d'elles, parce qu'elle devint, pour mon prédécesseur, plus qu'un moyen, presque une fin. Je veux parler de l'herméneutique sacrée.

Cette science exige tout d'abord la possession des langues dans lesquelles ont été écrites les différentes versions de la Bible et leurs premiers commentaires; mais il ne suffit pas d'en savoir la grammaire et la rhétorique, il faut encore être familier avec leur philologie, sans laquelle l'étude de la sémantique ne serait pas possible. Cette partie n'est pas la plus ardue, d'ailleurs, dans l'acquisition des connaissances si nombreuses et si complexes, sans lesquelles on ne saurait aborder l'exégèse. Elle constitue presque un divertissement, au milieu de ces sévères spéculations.

Qui n'envierait les philologues? Ils ne connaissent ni l'anxiété de la philosophie, ni l'incertitude des lettres, ni l'erreur de l'histoire.

Ici, Messieurs, je prie ceux d'entre vous à qui les mathématiques ont dévoilé leurs secrets, de m'accorder un instant d'inattention, afin de ne pas entendre ce que je vais dire; mais la philologie m'apparaît un peu comme l'*algèbre* des « lettres ».

Presque mécaniquement, au gré de lois certaines, le philologue réduit les mots à leur plus simple expression. Il chasse des proparoxytons, certaines intertoniques indésirables; il mute les postoniques, efface des intervocaliques; transforme, par rotacisme, des consonnes rebelles et nous livre, enfin, comme en un tour de prestidigitation, dans tout l'éclat de sa forme présente, un mot... qui vient toujours de loin.

Cependant, M. HENRY ne se laissa point retenir par des liens si doux et si sûrs. La curiosité intense de son esprit le poussait à satisfaire à toutes les exigences de l'herméneutique.

Il apprit successivement l'histoire littéraire, la géographie et l'archéologie de l'Orient. Il se familiarisa avec ses poètes et ses prosateurs; il étudia ce que j'appellerais volontiers le folk-lore de ces régions et, après de longues années d'un labeur qui, sans la diversité des études, paraîtrait difficile à soutenir, il se trouva enfin préparé à faire œuvre d'exégète.

Il semble, qu'une fois toutes ces connaissances acquises, l'esprit doive cheminer sans péril à travers les embûches de la dialectique et, pourtant que d'erreurs, que de chutes sont encore possibles! Alfred HENRY, ayant pris place parmi les exégètes rationalistes, pour qui les faits miraculeux n'existent pas, était exposé, du même coup, à tous les dangers du « trope ». L'éclaircissement d'un texte par des scholies est déjà une tâche infiniment délicate; mais combien cette œuvre devient plus incertaine, si l'on rejette de ce texte tout ce qu'il peut comprendre de surnaturel, pour y substituer une interprétation qui, parce qu'elle se rapproche plus de notre conception, nous semble plus vraisemblable!

Je ne connais ni le syriaque, ni l'arabe, ni le sanscrit, ni le copte, ni l'araméen, ni le yddisch; en un mot, j'ignore les sept ou huit langues orientales qui étaient familières à mon prédécesseur, car je ne me prévaudrai point des quelques heures perdues jadis à m'initier à la langue hébraïque.

Mais je me représentais l'étude de ces langues comme un âpre labeur, ne comprenant aucun élément de trouble pour notre pauvre cœur de chair. Plusieurs d'entre elles, vieilles comme le monde,

ont bercé l'humanité naissante de leurs sonorités gutturales. Comment ces voix d'aïeules s'accommoderaient-elles de la grâce d'un sourire ou de l'alanguissement d'un regard et peut-on percevoir leur secret sans y apprendre, en même temps, ce mépris respectueux que l'homme de l'Orient professe depuis les origines pour les filles de celle qui fit commettre à notre lointain ancêtre la première sottise.

Je me figurai donc la voie de l'herméneutique sacrée comme un chemin solitaire, dans cette méditation sans partage où l'Intelligence, au-dessus de la vie, communie avec l'Idée.

Ah! Messieurs, si l'imagination ne nous donnait point, parfois, d'illusoires bonheurs en des paradis de rêve, il faudrait la détruire dans les âmes d'enfants, car elle s'interpose entre le monde et nous, comme un verre déformant.

C'est ainsi que l'étude de la vie de mon prédécesseur m'a révélé toute mon erreur en me montrant que l'on pouvait, dès le matin de la vie, poursuivre ces études austères, à l'ombre douce d'une compagne, et préparer, auprès d'elle, une savante thèse de baccalauréat en théologie sur les *Difficultés critiques et historiques du livre de Daniel*.

Alfred HENRY s'était, en effet, marié en 1892 et devenait bientôt père d'une fillette, qui ne vécut que 2 années. Ce décès, en bouleversant son âme, sembla avoir ramené à sa surface les ferveurs d'autrefois. Il abandonnait aussitôt sa place à la préfecture du Calvados et allait reprendre, à la Faculté de Théologie protestante de Montauban, la préparation pastorale, abandonnée jadis à l'École des Batignolles.

Il ne m'appartient pas de suivre mon prédécesseur sur les chemins glissants de l'exégèse. Les *Targums* n'ont pas été mes livres de chevet et je laisse à d'autres le soin de critiquer les articles qu'il publia dans diverses revues, au cours des loisirs que lui laissèrent les devoirs de son ministère, à Gabres, dans l'Ariège, à titre de suppléant; à Montilly, dans l'Orne, pendant sept ans, et, enfin, à Montpellier, où il desservit le Temple depuis 1907. Je ne m'étendrai pas non plus sur la traduction des psaumes 107 à 130, dont il fut chargé dans l'édition de la Bible, dite du Centenaire.

D'ailleurs, les séductions de l'exégèse, n'ayant point suffi à retenir son esprit, il me faut dire un mot de ses autres curiosités.

Heureux! ceux qui savent borner leurs désirs et enclorre leur

vie dans la recherche d'un seul objet! Leurs efforts, s'accumulant sur un même point, forment vite un piédestal qui les met au-dessus des rivalités, en leur assurant, en quelque sorte, le monopole d'une connaissance; et, pourtant, comme je comprends la faiblesse de mon prédécesseur, comme elle est belle et tentante, cette diversité des choses autour de nous!

Mais, avant de considérer les autres aspects sous lesquels se présente la vie intellectuelle de M. HENRY, je voudrais dire un mot de cette période cruelle qui a désorganisé si profondément la société française qu'elle n'a pas encore retrouvé l'équilibre de ses forces.

La guerre surprit le pasteur HENRY, comme tant d'autres, dans l'exercice de son ministère pacifique et dans ses travaux d'érudition.

Nous croyons être les fils de nos œuvres, mais ceux qui nous ont précédés agissent souvent sous notre geste et, si le hasard de la vie vient interrompre le rôle que nous avons choisi, un inconnu se lève parfois en nous pour répondre en notre nom. C'est la voix de la Race.

Ainsi, celui qui avait fui les disciplines militaires, fit les démarches les plus pressantes pour s'y soumettre. Ses offres furent refusées, mais il eut du moins la fière satisfaction de voir son fils entendre l'appel du sang et s'engager à l'âge de 17 ans.

Le pasteur HENRY chercha à satisfaire son besoin de servir en apportant une collaboration zélée aux nombreuses œuvres de guerre qui jaillirent alors de la Charité.

Mais ces œuvres n'occupaient que son cœur; sa curiosité, toujours en éveil, l'empêchait d'abandonner ses recherches.

C'est à cette époque, d'ailleurs, que vous le reçûtes parmi vous, messieurs. Son existence vous devint, dès lors, si voisine, qu'il serait vain de prétendre vous la retracer.

Je l'ai pourtant suivie parmi vous; j'ai dépouillé consciencieusement, mais non sans plaisir, le bulletin que remplit l'activité de votre Compagnie. Vous avouerais-je, qu'après sa lecture, j'ai senti plus nettement la difficulté de saisir et d'analyser la figure de mon prédécesseur? Je venais de fermer le livre du prophète Daniel et voici qu'il me fallait ouvrir celui du joyeux Rabelais.

Si vous me permettiez, au nom de la Prose Pure, de suivre mes idées au cours de leur éveil, je vous demanderais de m'accompa-

gner en une bibliothèque étrange que M. l'abbé Jérôme COIGNARD se plaisait d'appeler l'Astaracienne. Une tiédeur molle, insinuée du dehors où s'alanguit, un jour d'été, glisse sournoisement une certaine torpeur jusque dans la cité des livres. Cependant, M. d'ASTARAC, l'œil vif, oubliant ses folles salamandres, écoute, sans en perdre un mot, le discours subtil du bon abbé. TOURNEBROCHE lui-même, saisi par la vigueur de l'argument et la richesse de la forme ne pense plus à la belle RACHEL qui le doit venir voir en son grenier. Jérôme COIGNARD disserte sur un apax de Zozyne le Panopolitain, le verbe *anazonnumi*.

Mais je n'irai pas plus loin ; la Prose Pure, n'a pas encore reçu ses lettres de naturalité et je ne vous entraînerai pas dans le dédale de l'association des idées. Dieu sait, pourtant, si l'œuvre de mon prédécesseur en suggère.

Quelle diversité ! quelle abondance ! même dans la forme brève d'une communication. Au cours des quelques années passées parmi vous, il a promené votre esprit du lac de Tibériade au lac du Tchad. Vous avez entendu de l'hébreu, du grec, du latin, de l'italien, de l'anglais, de l'allemand, si bien que vous auriez pu vous croire à Genève, s'il n'y avait manqué l'Européen.

Avec M. HENRY, vous avez fait de la philologie, mais vous avez aussi pratiqué la littérature, l'exégèse, l'histoire, la géographie et même la zoologie. En dépouillant son œuvre, j'en suis venu à m'intéresser au « *Palemon Nilotinus* ». Enfin, avec cette douceur évangélique, que, selon lui, le christianisme aurait donnée jadis aux sectateurs de Thor et d'Odin, il a même entrepris de défendre devant vous, un mari trompé, fâcheuse situation dont Rabelais exploite sans pitié le ridicule involontaire.

Ce pauvre mari méritait mieux en effet. Il nous le dépeint comme un esprit enthousiaste, curieux, réunissant toutes les connaissances humaines, mais, plus tard, revenu de tout et quelque peu sceptique, libéral, vivant en termes d'amitié avec des catholiques ou des réformateurs ; indulgent, pour cet être faible, la femme, qui ne devait l'en remercier, qu'en lui attirant les flèches de Rabelais. N'est-ce pas que, sans retenir ce dernier trait, l'on serait tenté d'écrire sous ce croquis substantiel un autre nom que celui d'Henri Corneille AGRIPPA ?

Libéral et dans la belle acception de ce mot, mon prédécesseur le fut aussi. J'ai lu l'allocution qu'il prononça pour le décès du car-

dinal de CABRIÈRES. J'y ai vainement cherché cette petite réserve, j'allais dire cette petite pointe discrète que les meilleurs mettent souvent dans l'éloge des autres. Je n'y ai trouvé que l'expression de la charité; une délicate compréhension de la vie spirituelle et de la force active qu'est la foi; un sentiment profond qui « *l'inclinait avec respect devant ce don divin qui fait les prophètes* ».

Je ne voudrais pas, messieurs, abuser plus longtemps de votre bienveillante attention. Je sens qu'il faut terminer cette esquisse incertaine et cependant, j'éprouve l'impression mélancolique qu'elle demeurera inachevée, comme la vie de celui qu'elle essayait d'évoquer.

Dans la flore de vos heureuses contrées, une plante exerce sur moi une véritable fascination. Je veux parler de ces grands agaves, qui unissent, par certains éclairages, les reflets de la mer à ceux du ciel. En une végétation séculaire, ils poussent finalement dans l'azur, au sommet d'une hampe de bronze, une fleur si étrange qu'elle semble artificielle.

Ils m'ont souvent fait penser à la vie des hommes d'études. Leurs recherches laborieuses épanouissent au faite de leur effort une œuvre qui enferme leur intime substance et qui n'éclot souvent que lorsqu'ils s'éteignent.

M. HENRY a disparu sans avoir connu cette satisfaction suprême de songer qu'après lui sa pensée fleurirait encore de longues années dans les jardins de l'intelligence.

Pourquoi, les dons précieux, qui lui avaient été départis sans mesure, se sont-ils ainsi éparpillés en un étincellement éphémère?

Peut-être la séduction de votre admirable pays y est-elle pour quelque chose. En cette région prédestinée, la nature semble fuir les disciplines et la vie exubérante cherche à s'étaler librement sous l'indulgence d'un ciel complice. N'est-ce point la voix des sirènes redoutées par le divin ULYSSE, cette beauté de la lumière, cette douceur de vivre et cette ivresse des sèves capiteuses?

Comme au mat du navire qui portait le subtil navigateur, l'homme d'étude, venu des pays rudes en ces climats moelleux, ne devrait-il point s'attacher à son labeur par d'inflexibles règles, pour ne pas se laisser écartier sans retour de ses voies intellectuelles?

Il y a des énergies, me direz-vous sans doute, qui gardent toute leur trempe, sous le plus mol azur.

Alors, peut-être, simplement, certaines âmes connaissent-elles, avant le soir de la vie, la lassitude de suivre dans les livres, le mensonge des lettres. Délaissant les idées des autres et les leurs propres, comme les fleurs décolorées d'un herbier, elles s'éprennent de la féerie des fleurs vivantes et quand elles ont goûté cette communion avec la vie qui palpète autour de nous, elles ne peuvent plus reprendre les scholastiques oubliées et s'enfermer à nouveau dans le cloître de la pensée.

Réponse de M. FLICHE

Président de la Section des Lettres

à M. de DAINVILLE

Monsieur,

Le règlement de l'Académie impose au président de la section à laquelle appartient le nouvel élu, l'obligation de lui souhaiter la bienvenue au nom de ses confrères et l'usage veut qu'il soit bref. Je bénis le règlement et je maudis l'usage. Si j'éprouve en ce moment la joie mauvaise de mettre votre modestie à une rude épreuve en disant publiquement et sans avoir à solliciter votre autorisation, tout le bien que je pense de vous et de vos travaux, je consens difficilement au sacrifice qu'exige la discipline et je déplore la nécessité où je suis de glisser trop rapidement sur les titres qui vous ont valu de prendre place au sein de notre Compagnie.

Vous nous venez de fort loin et par bien des détours. Lorrain d'origine, né en Limousin par accident, vous avez, au cours de votre adolescence et au début de votre carrière, quelque peu pérégriné à travers la France, avant de vous fixer — je n'ose dire que ce soit définitivement — sous notre ciel languedocien. Plusieurs établissements ont abrité votre jeunesse studieuse jusqu'au jour où, à l'automne de 1908, l'Ecole des Chartes vous ouvrit ses portes. Vous auriez pu tout aussi bien franchir celles de l'Ecole des Beaux-Arts, car, dès votre enfance, vous avez senti s'éveiller en vous une vocation artistique, contrariée par certaines convenances ou, pour parler plus exactement, par certains préjugés contre lesquels vous avez sans doute maugréé le jour où les vieux parchemins vous disputèrent victorieusement à la peinture. A vrai dire, cette vic-

toire de la raison érudite sur votre passion enthousiaste ne fut jamais définitive et il y a tout lieu de s'en féliciter. Votre tempérament d'artiste, auquel vous avez toujours cédé pendant de trop rares heures de loisir, s'est exprimé, par-delà les cartons poussiéreux des archives, en d'autres cartons qui portent la trace d'une inspiration joviale, pleine d'humour, parfois un peu mordante et toujours admirablement servie par une main fort habile à manier le crayon ou le pinceau. Il a aussi agrémenté des travaux en eux-mêmes fort austères d'une parure distinguée qui a imprimé à votre érudition une allure aimable, gaie, souriante jusqu'à l'ironie. A tous ceux qui, n'ayant vu le chartiste qu'à travers les pièces de théâtre ou les caricatures, se le représentent sous la forme compassée d'un vieux savant à redingote qui ne rit jamais, vous apportez un éclatant démenti en prouvant, par votre exemple, qu'au sortir de cette Ecole qui a rendu d'immenses services à la science française, on peut allier l'éloquence à la précision, le culte du beau à l'amour du vrai, le sens de l'art à la rigueur archéologique.

Je ne veux pas toutefois m'attarder sur ce qui, dans votre laborieuse existence, n'a été qu'accessoire. Je ne dois pas oublier que ce n'est pas l'auteur des *Six méditations sur la pudeur*, des *chapelets musulmans* ou de l'*oraison funèbre du tablier blanc* qui a été prié de siéger en notre docte compagnie, mais beaucoup plutôt l'éminent archiviste appelé, il y a deux ans, à succéder au regretté Joseph Berthelé.

Je sais en quelle estime vous tiennent vos anciens maîtres et vos chefs hiérarchiques. Le jour même de votre désignation au poste de choix que vous occupez actuellement, je me trouvais dans le cabinet du directeur actuel de l'Ecole des Chartes auquel, vous le savez, m'unissent depuis longtemps les liens d'une respectueuse et reconnaissante amitié, et, la conversation ayant tout naturellement porté sur la vacance des archives départementales de l'Hérault, M. Maurice PROU me parla de vous en des termes chaleureux qui en disaient long sur votre valeur professionnelle. Partout où vous êtes passé, à Bordeaux, à Draguignan, vous avez fait œuvre utile en activant le classement des dépôts qui vous ont été successivement confiés. A Montpellier, dont les archives particulièrement riches devaient probablement laisser une lourde besogne au successeur d'un travailleur infatigable, votre bienfaisante

influence s'est déjà fait sentir et les habitués de nos archives départementales savent tout ce qu'ils vous doivent.

Vous ne vous êtes pas contenté de classer, avec une ardeur inépuisable et suivant les lois d'une impeccable méthode, les documents dont vous avez eu la garde. Persuadé que le rôle de l'archiviste ne doit pas se borner à faciliter aux autres l'accès des moyens de travail, vous avez tenu à donner l'exemple en utilisant vous-même certains textes que le hasard a placés entre vos mains expertes et en faisant passer leur substance dans une série d'articles où se retrouvent tout à la fois les excellentes qualités critiques que vous avez acquises à l'École des Chartes et les dons, innés en vous, de l'artiste aussi habile à brosser un tableau d'histoire qu'à fixer sur la toile les scènes intimes de la vie d'aujourd'hui. Avant d'avoir atteint la quarantaine, vous nous arrivez avec une bibliographie déjà fort copieuse. Sans doute les déplacements inhérents à votre fonction ont-ils été peu favorables à l'élaboration d'un travail de longue haleine. Nulle part vous n'avez disposé de suffisamment de temps devant vous pour mettre sur pied une thèse de doctorat ou quelque autre publication du même genre; l'admiration très réelle et très sincère que j'éprouve pour tout ce qui est sorti de votre plume me fait souhaiter qu'avant de franchir un nouvelle étape du *cursus honorum* vous restiez assez longtemps ici pour nous donner le livre que nous attendons de vous.

Pour dispersée qu'elle soit, au moins en apparence, votre œuvre n'en est pas moins de tout premier ordre. On vous doit une foule d'articles épars dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, la *Revue d'histoire de l'Église de France*, la *Revue franciscaine*, la *Revue historique de Bordeaux*, l'*Institut historique de Provence* et tant d'autres périodiques locaux dont l'énumération serait fastidieuse. Vous avez touché à bien des périodes de l'histoire: votre thèse de l'École des Chartes sur *les travaux publics de la ville de Périgueux au XIV^e siècle* vous classait parmi les médiévistes et, bien que n'ayant jamais complètement abandonné la période privilégiée des chartistes orthodoxes, vous n'avez pas cru devoir vous y confiner uniquement; vous vous êtes laissé tenter par le xvii^e siècle bordelais, par le xvi^e siècle provençal, et ce n'est pas moi qui vous en blâmerai.

Je vous félicite au contraire d'avoir été Bordelais à Bordeaux, Provençal à Draguignan et de vous sentir, depuis que vous êtes

parmi nous, une âme toute languedocienne. Vous avez eu pleinement raison de mettre votre activité scientifique en harmonie avec vos résidences successives et de penser que l'historien doit toujours être inséparable de l'archiviste. Et voilà pourquoi, Bordelais d'occasion, vous ouvrez les vieux sacs à procès du Parlement de Guyenne pour en tirer les éléments d'une étude pittoresque et fort spirituelle sur le logement des gens de guerre au xvii^e siècle. De même le hasard d'un classement vous fait pénétrer, à la suite des commissaires du district de Bordeaux en l'an II, dans l'hôtel des frères JOURNU et, séduit par cet intérieur de riches négociants bordelais où votre âme d'artiste savoure les plus délicieuses jouissances, vous vous plaisez, dans un excellent article de la *Revue philomathique de Bordeaux*, à guider vos lecteurs dans ce dédale de salons, de galeries et de chambres où abondent vitrines et collections de toutes sortes, à décrire les fauteuils de tapisserie brodée au métier et représentant les fables de La Fontaine ou les tableaux, fort nombreux, des maîtres flamands ou hollandais, à gravir les rayons de la bibliothèque pour dégager ensuite, en quelques touches fort justes, les tendances de la société bordelaise du xviii^e siècle, « pénétrée jusqu'aux moelles de l'esprit de VOLTAIRE et de ROUSSEAU. »

En 1919, votre nomination à Draguignan vous contraint à rompre ce commerce plein de charme avec les gens de robe et les somptueux armateurs de la capitale de la Guyenne. Transplanté dans un tout autre milieu historique, vous vous y adaptez aussitôt et vous en subissez intellectuellement l'impulsion. Si nombreuses et si variées qu'aient été vos publications pendant votre séjour aux archives du Var, il semble que vous soyez attiré surtout par la période des grandes luttes religieuses contemporaines de la réforme protestante. Je n'en veux pour preuve que l'article de tout premier ordre, publié par vous, au début de 1924, dans la *Revue d'histoire de l'Eglise de France* et intitulé : *Une enquête du Parlement de Provence sur le protestantisme et la vie des gens d'Eglise dans le diocèse de Fréjus en 1546*. Le texte, tout à fait curieux, qui en est l'armature, vous a inspiré une série d'aperçus fort ingénieux sur les raisons qui, au milieu du xvi^e siècle, ont provoqué en Provence un extraordinaire désordre des mœurs cléricales. Immoralité que la guerre destructrice, dites-vous, traîne toujours avec elle, népotisme, simonie, par dessus tout recrute-

ment local qui n'arrache pas assez le clergé à l'atmosphère empestée de son entourage, telles sont les causes que, très justement, vous assignez à une décadence qui, vous le montrez fort bien, n'a pas un caractère irréductible, la foi et le zèle religieux des fidèles n'ayant pas été entamés par le mauvais exemple de leurs pasteurs. En tirant de l'oubli le programme de réforme qui répond à cette situation troublante, vous avez jeté un jour très vif sur l'évolution religieuse du xvi^e siècle et prouvé, à l'aide d'un exemple précis, que l'histoire locale, bien comprise, peut apporter à l'histoire générale une contribution fort précieuse.

Vos travaux montpelliérains s'orientent dans le même sens, et les découvertes qui vous ont très vite signalé à l'attention des milieux intellectuels de notre cité sont trop présentes à l'esprit de nos confrères pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Elles justifient le choix que nous avons fait de vous pour succéder au vénéré collègue qu'une mort soudaine nous a ravi et dont vous venez de retracer la biographie avec une si rigoureuse exactitude que je m'en voudrais d'atténuer, par des considérations superflues, l'impression que nous a laissée votre discours. Vous le remplacerez très dignement parmi nous. En prenant, comme je le souhaite, une part active à nos travaux, vous stimulerez notre zèle en même temps que, par l'exemple de votre vie, à laquelle vos huit enfants ajoutent encore une auréole, vous nous entraînerez dans la voie du bien qui côtoie constamment les avenues de la science et de l'histoire.

BALARD PHARMACIEN ET LA DÉCOUVERTE DU BROME

Par **M. MASSOL**, Doyen de la Faculté de Pharmacie (1)

Né à Montpellier, d'une famille de modestes vigneron, Antoine-Jérôme BALARD, ayant terminé ses études secondaires dans notre Collège royal, s'inscrivit aussitôt comme élève stagiaire dans l'officine de LAUGIER, pharmacien, rue Argenterie, non loin de la maison où il était né.

A cette époque, le stage en pharmacie avait une durée de

(1) Communication faite à la séance générale de l'Académie, le 28 février 1927.